

La fainéantise politique des jeunes. Un phénomène explicable?

Par Udahemuka NSABIMANA Dia Noël,
Doctorant (Sciences Politiques et Relations internationales) à l'UCL
2007- Louvain-La-Neuve - Belgique

Le 7 mai, la jeunesse de la diaspora rwandaise en Europe, principalement en Belgique, était invitée à une conférence que les promoteurs présentaient comme une "rencontre-débat" sur le thème de l'intégration et de la réflexion politique et culturelle". De manière quelque peu étonnante, il se trouva que la population ciblée (15 à 30 ans) ne fut pas au rendez-vous. Constat aussi malheureux que consternant que l'un des conférenciers, Mr. Antoine Nyetera formula à sa façon de la manière suivante: "Je suis désolé, beaucoup d'entre vous ne se reconnaîtront pas dans mon exposé. Je l'avais préparé pour les jeunes comme on me l'avait demandé, or, j'en vois peu devant moi!"

Formulée sous forme de boutade, cette remarque n'en cache pas moins le profond malaise qui existe au sein de la jeunesse rwandaise expatriée. Malaise qui a plusieurs visages mais dont nous ne considérerons qu'un dans ce texte tant il nous semble d'une importance capitale pour l'avenir politique et culturel de cette "nouvelle génération du dehors" à savoir, le manque de conscience politique.

On pourrait nous reprocher cette sévérité, elle s'appuie néanmoins sur un constat de fait et sur une réalité qui ne l'est pas moins. Constat qui soulève un certain nombre de questions: pourquoi les jeunes ne s'intéressent-ils ni à la situation socio-politique ni à la culture de leur pays ? Pourquoi ces jeunes, dont certains viennent de passer dix ans ou plus en exil, et d'autres ont connu moult épreuves, bombardements des camps de réfugiés de l'Est du Zaïre, errance dans les forêts du même pays, marche forcée de Goma à Tingi-Tingi¹, n'ont que peu voire pas, de pensée politique ? Comment expliquer cette fainéantise politique ? Est-ce par manque de volonté ou d'ambition? Est-ce par manque d'opportunité de réflexion ou par paresse intellectuelle ? Est-ce par manque de patriotisme ou, comme certains l'avouent eux-mêmes, par lassitude ? Certes oui, mais alors par rapport à quoi?

Autant d'éléments de réflexion parmi ceux dont nous nous proposons de faire l'analyse dans ce texte. Celui-ci se veut être une contribution modeste au débat plus général quant à la "question rwandaise" au sein de la diaspora². Question rwandaise dont ce que nous appelons "la fainéantise politique" des jeunes n'est qu'une des manifestations.

Parmi les raisons que l'on peut avancer pour expliquer ce manque d'intérêt des jeunes pour les affaires qui pourtant devraient les concerner la question de l'identité du groupe, et celle de la perception des enjeux ou, plutôt, de la définition des objectifs tiennent, à notre sens une part importante. Ce texte se clôturera par une réflexion dans laquelle nous tenterons de mettre en

¹ Le calvaire des réfugiés des camps de l'Est du Zaïre est raconté notamment dans Gaspard MUSABYIMANA : *L'APR et les réfugiés rwandais au Zaïre 1996-1997. Un génocide nié*, Paris, L'Harmattan, 2004; Maurice NIWESE : *Le peuple Rwandais un pied dans la tombe. Récit d'un réfugié étudiant*, Paris, L'Harmattan, 2001; et Marie Béatrice UMUTESI : *Fuir ou Mourir au Zaïre. Le vécu d'une réfugiée Rwandaise*, Paris, L'Harmattan, 2000.

² Nous prenons comme cadre d'étude la diaspora d'Europe. Il est toutefois évident que celle d'ailleurs (Canada et Etats-Unis d'Amérique) connaît, certes à des degrés divers, les mêmes problèmes.

exergue des éléments qui devraient être réunis, ou tout au moins envisagés, pour aider à la mobilisation des jeunes générations.

I. Une identité à (re) construire

On peut faire l'hypothèse qu'une bonne partie des membres la diaspora rwandaise en Europe est constituée de jeunes gens et de jeunes filles. Avant de tancer leur comportement ou plutôt leur non-comportement politique, il convient d'abord de s'interroger sur leur identité et sur leur conscience collective en tant que groupe social appelé à un agir politique. Force est de constater en effet que la jeunesse expatriée rwandaise se heurte à cette question, celle d'une identité³ bien problématique.

1.1. Au-delà des polémiques de rang...

Au-delà des divisions qui ont marqué et qui marquent encore la société rwandaise, notamment la division ethnique et les rivalités régionales, les jeunes générations rwandaises, au moins aussi divisées que leurs aînées même si elle ne se l'avouent jamais, souffrent d'une nouvelle fracture qui semble leur être devenue propre. Une division qui est si forte qu'elle s'apparente presque à un clivage : la distinction de classe. Ceci est d'autant plus surprenant que l'élément principal sur lequel cette distinction se fonde – la classe, entendons plutôt la profession, le rang et donc le prestige y afférent qu'avaient les parents au Rwanda – n'a plus que très peu cours actuellement : un ancien ministre en exil reste certes Mr. Le Ministre, mais *est* néanmoins un réfugié. Or s'il est une chose vraie sur la condition du réfugié, c'est que l'exil nous met tous sur un pied d'égalité⁴. Bien sûr certains se débrouillent mieux que d'autres et arrivent à des positions enviables et même à de meilleures situations que les "hôtes", mais un exilé est un exilé et reste logé à la même enseigne que ceux dont il partage la condition. Il est dès lors quelque peu étonnant d'entendre telle fille d'ancien Secrétaire Général ou tel fils d'ancien Directeur de projet – ajoutez "au niveau national" s'il vous plaît – clamer haut et fort qu'ils n'ont "*rien de commun*" avec tel fils d'instituteur, petit-fils de paysan.

On pourrait se refuser à croire à la force de ce clivage "de rang" tant il peut sembler surréaliste, en fait il prête même à sourire tant il semble invraisemblable. On remarquera cependant qu'il est l'une des causes de l'immobilisme politique de la nouvelle génération. Cette manie qu'ont les jeunes Rwandais (pointons aussi du doigt l'attitude loin d'être conciliatrice de certains parents) de ne se fréquenter, se retrouver et organiser fêtes et autres événements qu'entre eux, en réalité qu'entre *certain*s, "*mu dutsiko*"⁵, n'est pas vraiment propice à une ouverture susceptible de favoriser une mobilisation d'ensemble. Et d'ailleurs quel ensemble en effet, si déjà certains en sont exclus d'office ?

Ce clivage de classe a un autre effet pervers dont les conséquences pourraient à terme se révéler non moins dommageables : faire naître un certain complexe dans une partie de la jeunesse, celle d'en bas plus précisément. Celle qui pour s'intégrer est obligée de recourir à

³ Pour cette notion d'identité on trouvera des éléments intéressants dans les ouvrages suivants entre autres : Bertrand BADIE, *Culture et politique*, Paris, Economica, 1993, pp. 154-157; Georges BALANDIER : *Anthropologie politique*, Paris, PUF, (3ième édition), 1978; Jean-François BAYART : *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996, p. 101 et Jean MAISONNEUVE : *La Psychologie Sociale*, Paris, PUF, (13ième édition), 1981.

⁴ Lire à ce sujet le très intéressant ouvrage de Tzvetan TODOROV : *Un homme dépaycé*, Paris Seuil, 1996. Toutefois devant la volée de critiques et d'objections nous changeons notre phrase,... l'exil *devrait* tous nous mettre sur un pied d'égalité...

⁵ Du terme "*Agatsiko*" qui signifie petit groupe, groupuscule, petit cercle où les relations sont rigoureusement fermées.

moult stratagèmes sociaux dont le plus courant est en toute logique la référence permanente à quelqu'un d'en haut (entendons quelqu'un de sa famille, même un parent éloigné). Dans cette microsociété que constitue la diaspora rwandaise, c'est en effet une grande chance que d'avoir un grand-oncle, une tante par alliance, un cousin de deuxième voire de troisième lignée qui fut important sous le régime de Feu Habyarimana. Se prévaloir de l'une ou l'autre relation est ainsi devenue pour de nombreux jeunes de l'AFP⁶ le sésame indispensable pour s'ouvrir les portes de milieux autrement fermés : banquets, mariages et autres fêtes diverses, voire certaines réunions à caractère politique lorsqu'il y en a.

Mais la société a toujours fonctionné ainsi me direz-vous. Vous croyez ? Et quand bien même il en serait ainsi, le danger n'en resterait pas moins grave. Qui en effet se réfère continuellement à ses relations finit par y laisser sa propre identité, surtout si parallèlement il n'y a pas d'effort pour s'en construire une. Or quel crédit et quel potentiel d'action peut-on accorder à ces "complexés de l'identité" ?

1.2. ...Déconstruire les complexes.

Au-delà de la question du complexe s'en pose une autre, plus structurelle : Nous ne voyons pas en quoi, ni pourquoi ces nouvelles générations devraient être fermées à certains de ses membres pourtant les plus naturels. Si elles se définissent comme acteur politique, la seule condition pour en faire partie devrait être, à notre sens, la motivation et la capacité de s'assumer autant que d'assurer d'une contribution conséquente tant dans l'apport des idées que dans la réalisation concrète d'actions.

Or il est à remarquer que cette référence récurrente aux prestiges du passé empêche les jeunes de se constituer une nouvelle identité, ou du moins une identité active. Celle-ci exigerait en effet de se trouver de nouveaux points de repères, ce qui nous semble encore problématique tant que le fait de savoir si papa avait un chauffeur prime sur le celui de se prévaloir et d'être fier de ce que l'on est et de ce que l'on est capable d'accomplir⁷. Se prévaloir de la gloire passée de ses parents sans valeur ajoutée personnelle est en effet tout aussi coupable que l'exclusion qui en est sous-jacente. Ceci est d'autant plus condamnable que ceux qui agissent ainsi semblent n'avoir rien fait, ou peu, de leurs privilèges. Ces fils et filles de l'élite ont pu bénéficier d'une bonne éducation déjà à l'intérieur du pays et ensuite à l'extérieur, "noblesse oblige" comme dirait un certain Koffi Olomidé⁸. Or ce sont justement ceux-là qui devraient prendre les devants qui le plus souvent se sentent en rupture d'avec les autres. Vous les entendrez peu parler pour mobiliser les autres. Vous les entendrez plutôt commenter les chiffres de la NYSE (New York Stock Exchange) discuter du différend entre Jacques Chirac et Tony Blair, ou expliquer la question de la scission de B-HV (Bruxelles Hal-Vilvoorde). Cela alors que des "Gacaca" qui sont pourtant un problème préoccupant vu que quelques huit mille⁹ de leurs compatriotes ont fui le pays, ils ne vous disent mot. La rupture ira pour certains jusqu'à passer sur le mot "*compatriotes*". Excusez, Mademoiselle est devenue française et désormais messieurs portent passeports US pour l'un, belge pour l'autre.

⁶ Ici AFP renvoie à Association des Fils de Paysans et non pas à une certaine Agence de presse très connue.

⁷ Ici on peut également revenir sur le papa en question. Ils sont en effet encore nombreux à "tenir" à leurs anciens privilèges, comment dès lors en serait-il autrement de leur fils et filles ?

⁸ Koffi Olomide, artiste zaïrois, ou plutôt congolais dont un des albums, sorti en 1993, titrait justement "*Noblesse Oblige*".

⁹ Chiffres de l'AFP, ... la vraie.

Paradoxalement au lieu de nous rapprocher, l'exil nous a éloigné encore plus les uns des autres. Et ce fossé n'est pas l'idéal pour arriver à structurer une identité active chez les jeunes, et encore moins à faire naître un esprit de mobilisation.

II. Une identité à (re) construire (bis): de la capacité à se mobiliser.

Les éléments que nous venons de démontrer ci-haut posent la question de la mobilisation des jeunes sur fonds d'une identité qui reste à trouver. Or, cette mobilisation n'est possible à notre sens qu'à une condition expresse, une condition si évidente qu'elle en est presque triviale : cette identité mobilisatrice ne peut qu'être *communément partagée*. C'est alors cette identité commune qui sera le fondement même du sentiment d'appartenance à la communauté. Cela suppose trois préalables qui doivent également être communs, à savoir un vivre commun, une souffrance commune et un futur commun.

II.1. Un vivre commun

Nous entendons par là la situation de vie, les conditions générales d'existence. Ceci ne devrait pas poser de problèmes insurmontables car la jeunesse rwandaise expatriée a justement ce vivre ensemble : c'est la vie en exil, un exil forcé qui plus est, en tous cas pour nombre d'entre eux qui partagent la condition de réfugié. Ceux qui se prévalent d'être désormais américains, canadiens, français, belges ou allemands, tenez,... il y a même des hollandais, c'est dire...; ceux là devraient regarder leur peau¹⁰ pour se rendre compte de la relativité d'une telle prétention. Américains, canadiens, français, belges ou allemands et sans oublier les nouveaux hollandais bien entendu, ce sont là des "facilités". La condition première de tous ceux-là n'en reste pas moins qu'ils sont avant tout Rwandais. Et leur vivre commun est qu'ils vivent en dehors de leur patrie. Ce "pays maudit" comme le chante un certain artiste canadien¹¹ n'en reste pas moins le sien et le leur.

II.2. Une souffrance commune

Cette souffrance est liée aux épreuves traversées, aux problèmes et difficultés actuelles. Ceux-ci peuvent avoir différentes formes et ne pas être de la même intensité. Mais elles procèdent généralement de la même cause première, cause qui d'ailleurs a souvent la même importance que ses effets. Souffrance donc du passé autant que souffrance du présent¹². Il n'est pas nécessaire d'avoir la conjonction de ces deux car l'une suffit pour fonder un critère d'appartenance et donc d'identité commune. Toutefois dans le cadre d'une volonté de mobilisation, la souffrance du présent peut importer plus que celle du passé, même s'il est tout aussi vrai que celle-ci est un facteur adjuvant.

II.3. Un futur commun

¹⁰ On entend déjà des esprits effarouchés nous accuser de racisme. Cependant nous ne faisons ici que relever un fait. Nous ne prétendons pas par ailleurs avoir le monopole du patriotisme.

¹¹ On aura ici reconnu notre ami Corneille qui nous excusera de cette incartade

¹² Pour ces éléments de rapport au passé on lira avec attention Paul RICOEUR : *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000; Valérie ROSOUX : *Rwanda : La gestion du passé*, in Lanotte Olivier, Roosens Claude, Clément Cathy (dir.) : *La Belgique et l'Afrique centrale*, Bruxelles, Complexe-GRIP, 2000 ainsi que Tzvetan TODOROV : *Du bon et du mauvais usage de la mémoire*, in *Le Monde Diplomatique*, n°565, avril 2001

Du moment que l'on envisage de mener une action politique avec des objectifs définis, le futur qui dérive de cette action (qui au demeurant est, elle-même commune) ne peut qu'être commun¹³.

Et donc un vivre commun, une souffrance commune et un futur commun. On remarquera que ces trois éléments entrent également dans ce que d'aucuns¹⁴ appellent la "*conscience de classe*". C'est ce qui sert de référent à un groupe social à partir du moment où il se définit et se positionne en tant qu'acteur socio-politique. C'est le fondement de son identité, fondement sans lequel toute mobilisation est difficile, voire même impossible.

Mais la question de l'identité ne suffit pas pour expliquer la fainéantise politique de la jeunesse rwandaise expatriée. Il existe d'autres facteurs dont la part d'explication est autant, sinon plus importante. Parmi ceux-là citons cette expression que nous tenons de la bouche d'un de ces jeunes compatriotes : "*Kongera kubaho*".

III. Kongera Kubaho : Soucis d'aujourd'hui, défi de demain

Kongera Kubaho est une expression générique dont il est difficile de trouver une traduction exacte. La traduction la plus approchante serait : "*se refaire une vie, se refaire une santé*". Elle traduit donc un processus plus ou moins long de reconstruction à tous points de vue, autant mentale, psychologique que physique, autant sociale et politique qu'économique et matérielle. Ce processus commence par une phase d'adaptation, on ne vit pas au Rwanda comme on vit en Belgique, ou en Hollande et les rues de Kigali sont certainement plus étroites que celles de Montréal ou de Dayton. Plus que les conditions matérielles d'existence, les modes de vie sont différents, sans parler d'un autre élément, trivial certes mais qu'il faut néanmoins considérer, le climat.

III.1. S'adapter ou "Kumenyera"...

Cette phase d'adaptation dure plus ou moins longtemps selon les individus, et les conditions dans lesquelles ils évoluent. D'autre part généraliser ce fait serait un grave déni de réalité. Pour la majorité d'entre ceux qui en effet viennent de passer dix ans dans leurs nouvelles terres d'accueil cette phase d'adaptation est déjà terminée. La question de l'adaptation se pose donc surtout pour les nouveaux arrivants, lesquels ne sont pas considérés dans notre étude de la fainéantise politique. Avant d'exiger de ceux-là une prise de position ou toute autre participation, il convient de leur laisser ne serait-ce qu'un laps de temps pour se s'habituer à leur nouvel environnement, c'est cela "*kumenyera*", prendre leurs marques.

En quoi donc consiste pour ces "adaptés" cette reconstruction dont on fait une excuse pour ne pas agir ? Conformément à cette théorie qui stipule que l'individu ne considérerait les besoins secondaires qu'une fois que ses besoins primaires auraient été satisfaits, nombreux parmi les jeunes considèrent que l'action politique est une préoccupation qui est en bas de la liste de leurs priorités, liste dont la fameuse "*reconstruction*", surtout dans son aspect économique, occupe la première place.

III.2. ...Se reconstruire, ou "Kongera Kubaho"

¹³ Sinon quel intérêt en effet de participer dans une action dont on sait qu'on ne bénéficiera pas des retombées positives ? À moins que dans la jeunesse rwandaise expatriée ne se cache des martyrs. Ce qui en soi serait une bonne chose, la capacité mobilisatrice de telles personnes étant aussi admirable qu'efficace.

¹⁴ Dont le sociologue français Pierre Bourdieu. Voir également Jean MAISONNEUVE : *La Psychologie Sociale*, op. cit..

La reconstruction est un ensemble qui contient plusieurs éléments. Aussitôt que l'on sort du centre¹⁵, il faut se chercher un logement décent, l'équiper (non seulement le meubler mais aussi trouver un équipement vidéo et audio, Hi-fi de préférence). Et cela n'est pas tout, au logement vous ajouterez une voiture (bah oui tout le monde en a une et puis c'est quand même pratique pour les... sorties et accessoirement pour les courses), à la voiture il faut ajouter mademoiselle (car on n'envisage pas de finir vieux célibataire),....or tout cela demande des frais non négligeables et donc un investissement conséquent en heures de travail (petits jobs incessants) et donc en temps tout court, ce qui ne laisse que peu de plages horaires pour d'éventuelles discussions et autres réunions politiques.

Qu'on nous comprenne bien nous ne critiquons pas ce processus qui au demeurant est tout à fait normal et logique après une épreuve telle que 1990-1994 et l'errance qui s'en est suivie. Seulement en faire l'argument parapluie pour justifier l'auto-mise à l'écart quant à quelque action ou débat politique nous semble quelque peu exagéré. *Kongera Kubaho* est ainsi devenu un prétexte facile pour ceux qui veulent s'exonérer de toute participation politique. Vous invitez quelqu'un à entreprendre quelque action, même symbolique, et la réponse que vous avez la plus grande probabilité d'entendre est : "*Ewana ndacyarimo Kwiyinstala*"¹⁶. Certes, mais l'ennui est que lorsque vous rencontrerez la même personne deux ans après, au volant d'une Audi flambant neuve, vous risquez fort d'avoir la même réponse. Quelqu'un a-t-il parlé de manque d'ambition politique ?

Car derrière cette excuse bien facile, on peut effectivement entrevoir un certain désintérêt qui est une troisième explication possible de la fainéantise politique des jeunes générations. Ici l'explication résiderait alors dans la non-perception de l'enjeu politique et dans un manque de clarification des objectifs politiques.

IV. La non perception des enjeux politiques.

Toute action politique doit se fixer des buts à atteindre, des objectifs qu'elle poursuit. La détermination de ces objectifs va de pair avec un autre élément non moins important : la prise de conscience des conséquences de l'inaction, l'enjeu de la lutte politique se situant alors à la jonction de ces deux éléments.

Force est de constater qu'au sein de la jeunesse de la diaspora rwandaise, on est encore loin du compte. On ne se sent pas encore concernés – mais le sera-t-on un jour assez – ni par l'avenir du pays ni par la situation pourtant bien malheureuse des centaines de "*compatriotes*" qui ploient sous le fardeau d'un régime que n'approuverait même pas un Idi Amin Dada. Or tant qu'elle vivra dans cette espèce de flou politique, tant qu'elle ne saisira pas l'enjeu de l'intérêt qu'elle a à lutter, et tant qu'elle n'aura pas pris la mesure de l'importance de ces deux éléments face aux conséquences de son immobilisme, il est inutile de compter avec la jeunesse rwandaise expatriée. Elle restera à se complaire dans sa situation, à danser le Hip Hop en oubliant *Kubyina Ikinimba*; à chalouper en oubliant *Gushayaya*; à porter mini et Jean's délavés façon "pockets Down" en oubliant qu'il sied à une jeune fille de *Gukenyera* plutôt¹⁷.

¹⁵ Centre de demandeurs d'asile, quand on en sort c'est généralement que la procédure de régularisation est en bonne voie.

¹⁶ Barbarisme swahilo-kinya-français voulant à peu près signifier "*Je suis encore entrain de m'installer*".

¹⁷ "*Urabebo*", dont la traduction contextuelle serait "*portes-toi bien*", est l'équivalent de "*Au revoir*". Quand à *Ikinimba* (*Kubyina*) et *Gushayaya*, ce sont deux des danses traditionnelles rwandaises, tandis que *Gukenyera* est une manière de s'habiller, on dira dans la culture de chez nous.

Pire encore, elle vous répondra "*Urabeho*" si vous lui dites bonsoir et le malheur sera qu'elle trouvera cela normal.

En 1988 un rwandais titrait son ouvrage "*conscience chez nous, confiance en nous*"¹⁸. Bien que pris d'un autre contexte ce titre garde une pertinence certaine quant à ce qui nous occupe : ce n'est que quand on a pris conscience de ce que l'on est et de ce que l'on est capable d'accomplir – autrement dit quand on a confiance en soi – ce n'est que lorsqu'on sait apprécier l'importance et la portée de son action que l'on entreprend celle-ci avec conviction et qu'on se tient à la ligne de conduite qu'on s'est fixé.

Ceci devrait être relativement facile pour la jeunesse rwandaise expatriée dans la mesure où les trois éléments de définition de la conscience de groupe sont réunis. On remarquera par ailleurs combien la question de la perception de l'enjeu politique fait écho à celle de l'identité : ce n'est que quand l'identité apparaît que se forge la conscience de groupe elle-même et ce n'est qu'à partir de ce moment-ci que naît et se structure une certaine forme d'engagement politique, celui-ci ne prenant pleinement sens que lorsqu'on lui fixe des objectifs, quand on lui trouve des enjeux.

On peut objecter que dans la situation de la jeunesse expatriée ces objectifs et ces enjeux existent déjà. Certainement car il s'agit de faits : l'exil est une réalité que nul ne chercherait à nier, et la dictature qui en est la cause l'est tout autant. Définir les enjeux et les objectifs d'un engagement politiques contre ces deux réalités ne devrait même pas être matière à discussion. Plus difficile peut-être est d'en prendre conscience et c'est ce qui à notre sens manque à de nombreux jeunes gens et jeunes filles d'aujourd'hui.

Au regard de ce qui précède, le constat est certes sévère. Cependant nous ne croyons pas que la situation soit désespérée. Il est possible d'arriver, si pas à mobiliser, en tous cas à intéresser la jeunesse. Nous donnons ici quelques pistes de réflexion dont nous n'avons pas la prétention de faire des absolus, il s'agit d'éléments de réponse parmi tant d'autres que nous laisserons à d'autres que nous le choix de développer.

V. La mobilisation des jeunes : difficile mais possible.

Qui en politique prétendrait détenir LE remède miracle serait soit un démagogue, soit un charlatan. Les éléments de réflexion et les idées que nous développons ici sont des suggestions. Elles forment des points de réflexion qui peuvent s'inscrire dans un cadre de discussion plus large pour arriver à mobiliser la "*génération X²*". La mobilisation des jeunes est à notre sens un processus qui requiert un certain nombre de préalables qui sont autant de conditions sans lesquelles ce processus ne peut avoir lieu avec quelques chances de succès. Nous en identifions trois :

- Arriver à se rendre compte que la situation qui prévaut aujourd'hui n'est pas celle qui devrait être et dès lors avoir l'ambition d'un avenir meilleur,
- Prendre consciences des obstacles et identifier l'adversaire, et enfin
- Une direction capable et dans laquelle les jeunes générations s'identifient.

a. La situation actuelle n'est pas celle qui devrait être.

Il n'est pas dit que tous soient capables de pratiquer brillamment ces danses traditionnelles dont certaines peuvent par ailleurs être difficiles, de même que nous ne voulons pas imposer *Gukenyera* à toutes les jeunes filles. Nous stigmatisons tout simplement cette érosion des valeurs et cette déculturation que l'on note si souvent dans nos jeunes générations, en témoigne l'exposé de Mr. Antoine Nyetera que nous citons plus haut.

¹⁸ Ferdinand NAHIMANA : *Conscience chez nous, confiance en nous. Notre culture est la base de notre développement harmonieux*, Ruhengeri, INR, 1998.

Cet élément est lié à celui qui le suit, avoir l'ambition d'un avenir meilleur, dans la mesure où en effet ce dernier lui est soumis. On remarquera qu'ils complètent ce que nous avons dit plus haut concernant la perception des enjeux si du moins nous considérons que cet avenir meilleur constitue en soi un objectif. La question reste alors de définir ce que nous entendons par "avenir meilleur".

Nous n'envisageons que très peu l'aspect économique, et matériel de la chose, ce serait donner plus de raison qu'il n'en faut à l'argument pernicieux du "*Kongera Kubaho*" [cfr. supra] en tant que justification ultime et absolue. Nous plaçons l'avenir meilleur sur le plan de la dignité humaine, de l'humanisme même, de cet "*Ubuntu*" commun à tous les hommes et qui est – vous m'excuserez cette tautologie – le garant de l'être, l'essence même de l'homme dans ce qu'il a d'humain.

Prétendre à un avenir meilleur suppose que l'on ne se satisfasse pas de sa condition actuelle. Plus grave encore est de s'en rendre compte et de ne rien faire, le constat devant pousser à l'action et non conduire à la résignation. On remarquera que c'est une démarche personnelle avant d'être collective. Personnelle, elle est cependant accomplie non seulement pour soi mais aussi pour les autres, ce qui suppose une certaine capacité d'empathie surtout de la part de ceux qui ont le mieux réussi. Or l'empathie, cette capacité d'un individu de se mettre à la place des autres nous semble loin d'être acquise chez nos jeunes.

b. Prendre conscience des obstacles et des adversaires

L'adversaire n'est pas seulement celui de l'autre camp, les choses seraient simples sinon. Il y a aussi ceux qui ne se sentent pas concernés, il y a également ceux-là qui se cachent derrière l'étiquette de "modéré" pour ne rien faire ou cherchent la voie des compromis par ailleurs difficiles à obtenir et par ailleurs impossibles à tenir. Qui des premiers ou des seconds est le plus à craindre ? On remarquera seulement que si l'identité de ceux-là est connue, la menace quant à ceux-ci vient du fait de leur ambition politique ambiguë. Il n'est dès lors pas étonnant si c'est parmi ces personnes que l'on observe une propension relativement forte à la trahison ou alors devenant des agents doubles,... Conscience chez nous, effectivement... Quant aux obstacles, la stratégie de l'adversaire en est le principal. Une fois connue et anticipée, il devient plus facile de se préserver des pièges et autres écueils que l'adversaire ne manque de mettre sur la route.

c. Une direction capable et en laquelle les jeunes s'identifient

On remarquera ici que le deuxième élément l'emporte sur le premier, la question de l'efficacité de ceux qui sont à la tête de ce mouvement mobilisateur étant peut-être même secondaire tant qu'en ceux-ci les jeunes se reconnaissent et reconnaissent les porteurs de leurs aspirations, les réalisateurs probables de leurs espoirs. On peut donc supposer que l'équipe dirigeante, on peut lui préférer le terme anglo-saxon de "*leadership*"¹⁹, la mieux à même d'emporter la voix des jeunes est justement celle qui en est issue.

¹⁹ Le terme anglo-saxon "Leadership" exprime bien plus un concept qu'il n'est l'équivalent plus ou moins exact de l'expression française d' "équipe dirigeante". Pour ces différentes notions voir notamment Robert Alan DAHL : *Who governs ? Democracy and Power in an American City*, New Haven, Yale University Press, 1969, Max WEBER : *On Charisma and Institution Building*, Chicago, University of Chicago, 1968 et (*Id*) : *Economie et société*, Paris, Plon, 1971.

Pour illustrer notre propos, on prendra des exemples de mobilisations de jeunesse qui ont donné lieu à des mouvements d'action de revendication tellement puissants qu'ils ont complètement bouleversé la donne socio-politique. Ainsi le Black mouvement initié par Martin Luther King Jr. Avant lui un certain Fidel Castro aidé du "Che" transcendaient les foules aux cris de "*Que viva la revolucìon!*"

Ces mouvements de mobilisation ont en commun les trois caractéristiques que nous avons énoncées plus haut : la prise de conscience de ce que la situation pouvait, devait être améliorée; la prise en compte des obstacles et l'identification des adversaires et un leadership qui non seulement valorisait leurs espoirs mais aussi incarnait en quelque sorte leurs aspirations. Pour s'en convaincre on se rappellera de la ferveur de ceux qui écoutaient Martin Luther King Jr. ainsi que l'acclamation qui ponctua son célèbre "*I Have A Dream*". On notera aussi que les notions que nous avons vues plus haut d'identité active, de conscience de groupe, de perception des enjeux ainsi que de définition des objectifs sont clairement présentes dans ces trois exemples, ce qui certainement prouve leur pertinence en tout cas par rapport au succès du fait mobilisateur et la cohésion tant de corps que d'esprit que l'on y retrouve.

Ceci ouvre un débat plus large et non moins controversé de la structure du mouvement des jeunes générations. Il est vrai que le plus dur reste d'arriver à le former en tant que corps politique mobilisé en vue d'atteindre un objectif déterminé. La question de la structure à laquelle certains consacrent une énergie à notre avis perdue car utile à des sujets autrement plus pertinents ne devrait pas occuper les esprits car elle se résoudrait d'elle-même une fois que tous ces éléments seraient réunis.

Toutefois un élément souvent négligé nous semble d'importance : le contact avec les générations aînées. Celles-ci sont regroupées dans un certain nombre d'institutions, partis et autres associations diverses, certes dispersées et souvent concurrentes mais qui ont le mérite d'exister. Le manque de contact entre elles et les jeunes générations à déplorer car celles-ci ont besoin d'être justement "intégrées", éduquées, guidées si besoin est notamment par le biais de prise de contact, de rencontres formelles ou informelles, d'organisation conjointe d'événements, ... Cela donnerait aux jeunes un sentiment d'utilité, une fierté dans l'agir. Cette participation leur éviterait en tout cas ce défaitisme qui souvent les gagne lorsqu'ils sont en proie à cette fâcheuse impression d'avoir été abandonnés ...

Autant donc d'éléments qui nous semblent importants pour amorcer le débat sur la mobilisation des jeunes générations. On remarquera que si c'est difficile, ça n'est pas impossible. Au-delà des raisons habituellement avancées pour expliquer ce qu'avec sévérité nous avons appelé la "fainéantise politique" des jeunes, comme les préoccupations propres à leur âge ou encore l'argument du "Kongera Kubaho", le mal-être politique de la jeunesse rwandaise expatriée s'explique par des raisons plus profondes comme la question d'une identité qui reste encore à trouver, une conscience de groupe qui reste à (se) structurer, et surtout la non perception des enjeux, qui elle-même s'explique par la non clarification des objectifs.

Si certains des éléments que nous avons donnés répondent en partie à ces questions, il s'agit surtout de pistes de réflexions dans le cadre d'un débat qui nous semble aussi indispensable qu'urgent. Si les jeunes s'attendent à ce que la lumière vienne de la génération des aînés – avec tout le respect qui leur est dû, mais aussi en toute franchise – minée par moult divisions et murée dans d'anciennes

*rivalités, nombre d'entre eux risquent de rester encore longtemps des non ayants droit à une patrie
qui pourtant est la leur. A moins que l'on ne se résolve à se complaire dans un exil forcé hier,
volontaire aujourd'hui.*

Là-bas au cœur des Mille collines, il en est qui accusent, et avec raison,...